OUNSI EL HAGE
Poèmes

Les bris de la mémoire de verre

La troupe m'emportait.

On étudie ligne après ligne. Ton regard machinal disperse tout ce qui est latent et déborde.

Le vide et ma forêt.

Un grain de sable ouvert et sourd, la planche, la forêt imprégnée dans la planche, tout est en vogue là-bas,
et mon cœur renversé.

Les vagues ont leur sel.
La mort a sa chair.
Les volcans ont leur déception.

Je me lève des bris de la mémoire de verre, un oiseau handicapé décampe. Je t'avais prévenu de la résistance des amants!

Le brasier se gave, le brasier est printemps, il est aveugle. Il fait faillite dans tes mains.

On étudie charbon après charbon.
Ta pierre et ta braise.
Le fleuve m'a amené et personne ne m'a vu.

Le calice

Je ne m'arrête point
Je ne m'arrête point
En habit blanc sous la lune
Noyé
Le lendemain
Entre des battements de cœur.

Tu es
Dans la voûte du brouillard
Dans les puits rectangulaires de la paroisse
Dans les fêtes
Dans le rayonnement des vitrines
Dans les mélodies populaires
Dans les abeilles à la rumeur désespérée
Dans les vins et le départ des bateaux
Tu me restes sans que je le sente
Tu me restes et je le sens
Les rides et les fraîcheurs s'apaiseront
La terre tendra la tête
Et d'un mot à un autre
D'un oiseau
À un autre
Elle nous suivra.

De loin j'ai entendu
Et lorsque j'ai tenté de m'approcher
Tu as posé ta main.

De loin, j'ai entendu
Et derrière les forêts
J'ai vu des peuples séculaires.

Le renard

Dans les histoires que les grands racontent aux petits
Il y a toujours un renard
Dans les voyages
Derrière les pierres
Derrière les arbres
Derrière un jardin fleuri.

Et brusquement dans ces histoires
Le renard attaque
Pour dévorer les petits.

Les grands s'en sont allés
Les petits sont arrivés
Puis sont partis à leur tour.

Un jour
Pour que je dorme
Le renard ne me mangea pas.

Je pleurai vingt ans durant
Et mourus de nostalgie pour toi
Renard
De nostalgie

Va, va et que la terre soit bénie

Dissous-toi dans les parfums des citronniers et ne reviens pas après la récolte.
Unifie-toi à jamais.
Couvre-toi d'onguent, diffuse-toi dans les rayons de lumière sans réfléchir
Et sans pleuvoir, élève-toi.
Fais de tes joues deux plants d'églantier et leur tronc de ton corps.
Que deux lanternes soient tes seins et ombre ta personne.
Que nuée soit ta chevelure et tempête ta personne.
Va et que la terre soit bénie.
Monte jusqu'à l'esprit, disparais dans l'eau, descends à l'esprit.
Sauve-moi de ton amour.
Laisse, il n'a y pas sous ton alliance d'autre repos que la mort.

Dans mon pays où les frontières sont oiseaux, aucune limite ne sépare ton visage du mien.
Dans mon pays, où les fleurs déchirent les rocs, la frustration m'écrase.
Dans mon pays, où les rossignols viennent toujours sur les fenêtres et le ciel aux marges de la terre, l'ombre se lève entre nos corps.

Des visages se penchent sur moi et je ne te vois pas.
Si seulement tu restais derrière la désespérance, je viendrais à toi.
Reste, je vais arriver,
nous irons dans les parfums des citronniers
et je te gagnerai à la fleur de la mort.

Les deux yeux

Sur la pelouse de mes idoles, elle se promène plus souple que du papier tabac. Comme une cane, elle calme de ses semelles les muscles de la terre.
L'arène pénètre alors mon cœur, et le taureau, quant à lui, oublie le passé et ouvre des yeux ensanglantés de justice.
Et nous pleurons.
Nous pleurons un instant.
Nous continuons de pleurer.
Tel un mari statuette par la sentence, le taureau me regarde.
Pendant qu'elle bout, bout,
Bout dans mes yeux noirs de monde.

Elle m'embrasse après l'égorgement de taureau, elle efface le grondement de sa fierté. Je suis Achille.

J'ai fait rouler mon visage, et elle n'a rien vu.

Nous avons changé le monde

Russes, robots, Arabes, jésuites, juifs, femmes, monothéistes,
petits et grands me colleront au mur et me fusilleront.

Ô pauvre terre, adieu!

Transférée tu seras et je te verrai parmi les étoiles lorsque se déroulera
le cours de la non-histoire à travers nerfs et tunnels.

Nous les poètes, avons tourné le monde vers nous.

Ounsi El Hage
traduction française *Abdul Kader El Janabi*,
avec la collaboration de *Mona Huerta*

À l'âge de dix-huit ans, Ounsi El Hage, né en 1937 à Beyrouth, publia ses premiers poèmes et quelques traductions de poésie française dans la revue littéraire libanaise *Al-Adibb*. Il fut ensuite l'un des premiers collaborateurs et sans doute la voix la plus radicale de la revue de Youssef el-Khal, *Chi'r* (poésie, 1957-1969). Ses critiques des courants idéologiques qui traversaient la poésie arabe d'après-guerre demeurent parmi les textes les plus singuliers de la revue: il y fit découvrir notamment les œuvres d'André Breton et d'Antonin Artaud. Son premier recueil, *Lan (Jamais*, 1960*)*, constitue le premier manifeste arabe en faveur du poème en prose, genre méconnu jusqu'alors. Adaptateur d'auteurs dramatiques européens, Ounsi El Hage est l'auteur de six recueils de poésie, de deux volumes d'aphorismes et d'un ouvrage en trois tomes réunissant ses plus insolentes chroniques de l'actualité littéraire et sociale publiées entre 1964 et 1987 dans le quotidien libanais *An-Nahar*. Le lecteur francophone a aujourd'hui la possibilité de découvrir une partie de son œuvre poétique, établie et présentée par Abdul Kader El Janabi, sous le titre *Éternité volante* (Sindbad / Actes Sud).
Les poèmes présentés ici sont tirés de *Lan* (1960), *La Tête coupée* (1963), *Le Passé des jours à venir* (1965) et *Qu'as-tu fait de l'or, qu'as-tu fait de la rose?* (1970).

انسي الحاج

قصائد

غيَّرنا العالم

الروس الميكانيكيّون العرب اليسوعيّون اليهود النساء الموحّدون الصغار الكبار سيوقفونني ضدَّ الحائط ويقتلونني.

مسكينة أيّتها الأرض. الوداع!

ستُنقلين وأراكِ بين النجوم عندما يتمّ سير اللاتاريخ عَبْر الأنفاق والأعصاب.

غيَّرْنا العالم، نحن الشعراء، نحونا.